

## LE THÉÂTRE

## AU VIEUX COLOMBIER : SAÛL

M. Copeau a eu l'audace de montrer le Saül de M. André Gide. Ce n'est point une pièce nouvelle. Elle date d'une vingtaine d'années. Elle est résolument shakespearienne et accomplie. Je veux dire que M. André Gide s'est intéressé très vivement à l'âme tourmentée de Saül. En Sabaïe d'Oséar Wäde tente au roi d'Israël. Ainsi Saül n'est pas insensible à la beauté du jeune David. Nous contempnons les égarements de Saül, les progrès de sa déchéance intellectuelle et morale. Il erre, comme le roi Lear, dans les méandres d'une vague démence. Il est terrible et bouffon. Et M. André Gide met au service de ses personnages un langage rythmé, musical. C'est une joie d'entendre une belle prose dans laquelle nous rencontrons si souvent de beaux vers.

M. André Gide n'a point, comme Shakespeare, des fous. Il les remplace par une troupe de démons qui est pittoresque, inquiétante, burlesque.

M. Copeau s'est appliqué à nous présenter cette compagnie de personnages irrationnels. Ce sont presque des animaux. Ils font songer aux singes qui conversent avec les sorcières de Goethe. Ces rôles sont confiés aux élèves du Vieux-Colombier. Ils évoluent avec art. Leurs mouvements, leurs attitudes sont admirables. Leurs masques sont expressifs et tristes. Je songerais, une fois encore, à ce *Dit des Jeux du Monde* qui fut joué, en l'absence de M. Copeau, sur cette scène du Vieux-Colombier. Le pauvre Fauconnel, hardi et subtil décorateur, avait imaginé pour les interprètes des masques que nous ne saurions oublier. L'accompagnement musical était de Honneger, qui commence aujourd'hui le texte de Saül. Ah ! Tout ce qui nous est venu de ces représentations qui firent scandale ! Des centaines de spectateurs et de spectatrices allaient en effet au Vieux-Colombier pour applaudir les interprètes, pousser des exclamations comiques.

Les démons, dans Saül, rôdent autour du trône, jettent avec le sceptre et la couronne, vidant la coupe royale. Un d'eux saute sur les épaules du souverain errant. Ils se glissent dans la tente où Saül attend le triomphe de David. Ce sont les mauvais et bas instincts qui dégradent cette âme judaïque, qui étouffent son énergie, qui écrasent son intelligence. C'est l'animalité qui ruine la beauté humaine. C'est Caïhan qui brise Ariel. Ces entrées des démons méritent toute votre admiration. M. Copeau les a merveilleusement mis en place. Il excelle à composer des tableaux, à grouper des personnages, à répandre sur eux la lumière. C'est un peintre. Nous devons lui savoir gré de nous offrir de tels spectacles, de nous faire entendre de tels dialogues, en un temps où nombre de directeurs ne songent guère à la beauté plastique ou à l'harmonie du texte.

Comme Shakespeare, M. André Gide s'efforce de nous révéler, sous la majesté de l'histoire et de la légende, la vérité humaine. Saül garde le masque d'une humble origine. Bien qu'il porte un nœud de pourpre, il est rude comme à l'époque où il conduisait des ânesses. Il boit sans parvenir à s'enivrer. — se noie — dans le shakespearien Ubu. — de ses concubines, de ses serviteurs, de sa femme. La reine est en effet une coquette protestante et

dont la sottise croit l'asservir. Elle a placé au-dessus de lui un échanson. Mais ce Gany-mède n'est pas d'honneur à trahir son Jupiter. Il faut chercher un autre auxiliaire. Précieusement le jeune David, qui est très beau, excelle à jouer de la lyre. Saül ne sera-t-il pas heureux de l'entendre ?

Non ! Saül porte un lourd secret. Il sait que son fils, — le frère Jonathan, — ne lui succédera pas. Il a fait tuer les prophètes qui pourraient connaître ce secret. Mais qui donc tiendra après lui le sceptre ? Ce pourrait être ce jeune David qui, à dix-sept ans, vient d'abattre le géant Goliath et que le peuple acclame. Saül livrera au bourreau ce David que la reine protège. Mais, dès qu'il l'a vu, il est séduit par sa beauté. Comme la reine a caressé la joue de l'adolescent, il la frappe de sa lance, — et ce n'est pas d'elle qu'il est jaloux. Et voici que l'amitié unit David à Jonathan. Saül se cache pour épier Jonathan comme il a épia la reine. Il se désespère de la tendresse qui lie Jonathan à David. Il voudrait plaire à ce David qui, sans doute, le détrônera. Pour paraître plus jeune, il fait appel à l'art du barbier qui le déshabille de sa barbe. Hélas ! Elle cachait des rides ! N'importe ! Il garde sans cesse près de lui David qui joue de la harpe, qui chante... Une nuit, il ne peut retenir son secret. Il avoue à David... et David s'enfuit. C'est alors la folie. Saül tue la pythionisse d'Endor qui, à sa prière, a évoqué l'ombre de Samuel annonçant l'avènement de David. Et Saül court vers le désert, à la recherche de sa jeunesse, de son innocence, de sa pureté. Son peuple s'éloigne de lui et le raille. N'est-il pas fou ? David, victorieux, l'épargnerait. Mais un serviteur lâche et trop zélé a assassiné le roi pour être agréable au vainqueur. D'autres apportent à David le cadavre de Jonathan. Ainsi, malgré lui, dès qu'il approche du trône, David est criminel. C'est une malédiction qui semble peser sur les rois.

Cette atmosphère de meurtre, de stupeur, de démence, M. André Gide l'a puissamment évoquée. Et est-il besoin de moter que M. Jacques Copeau a joué avec une parfaite intelligence le rôle de Saül ? M. Jolivet monte, dans le rôle du grand-prêtre, un comique de haute tenue. M. Carotte et Mlle Bing conduisent avec un art exquis la troupe des démons. M. Vihert représenté avec sensibilité le frère héritier de Saül. Mlle Carmen et Assilva nous révèlent avec esprit la noble maïserie de la reine et Mlle Albano est une sorcière cavatause.

M. Pierre Dailleur est David. Très nu, il a le mérite d'être beau. Ses allures font songer à des chefs-d'œuvre. Son jeu discret, interne, se garde d'un vain lyrisme. Il est grave, pudique. C'est vraiment une création qui lui fait honneur.

Les décors, les accessoires, les costumes sont dus aux ateliers du Vieux-Colombier. C'est vraiment un théâtre qui travaille avec beaucoup de soin et de goût. Cet hommage à M. André Gide a lieu dignement la saison 1921-1922. Il faut remercier M. Jacques Copeau, qui ne veut pas être l'esclave de vaines théories, puis qui monte Saül après avoir montré le charmante fantaisie de M. Benjamine, *les Plaisirs du Hasard*.

Nozière.